

CARLOTTA IKEDA
COMPAGNIE ARIADONE

W A I T I N G

DOSSIER DE PRESSE

Contact:

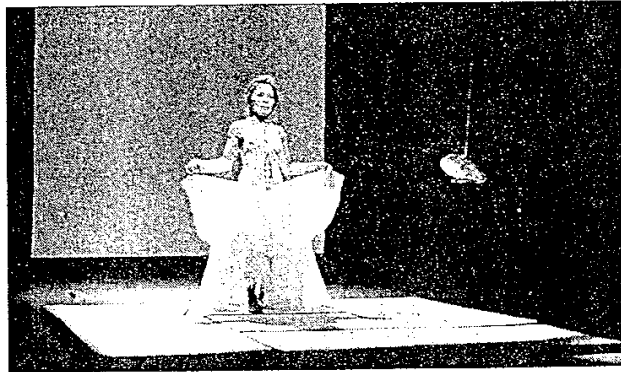
Samuel DESSENOIX / Aurélie FAVRE
64, rue Surson - 33 300 Bordeaux
Tel (33) 05 56 39 16 77 - ariadone@wanadoo.fr
www.ariadone.fr

FRANCE
TNDI Chateaufallon
Var Matin
22 / 04 / 96

Un solo qui va droit au buto

Le noir complet et la voix de Marguerite Duras. A terre; dans la pénombre, une forme humaine remue faiblement. "Waiting", troisième solo de la japonaise Carlotta Ikéda, créé samedi soir sur la scène du théâtre couvert de Chateaufallon, est une pièce d'attente (comme son nom l'indique) et de peu de gestes. Tout y est retenu, intériorisé. Inspirée du Buto -sa "danse fondatrice" - la chorégraphe cherche désormais, dit-elle, à "bouger de l'intérieur". Et elle y parvient. Son solo qui s'étire lentement sur près d'une heure renvoie le spectateur à sa propre intériorité...

LORSQUE la lumière se fait sur une coulée de piano acoustique, la danseuse s'extrait de son immobilité comme un papillon de sa chrysalide. Un tatami lui sert de plateau, cerné de cordes comme un ring vertical. Leur balancement rythmera les lents mouvements du solo qui, plus qu'une suite de mouvements, fonctionne sur une série d'instantanés, de tableaux vivants tantôt effrayants et terribles, tantôt ludiques, tantôt doux et lan-



*Cernée de cordes comme sur un ring vertical.
(Photo: Gérard Raynaud)*

guides. Les images se diffusent dans l'esprit du spectateur comme l'onde d'une pierre jetée dans l'eau: on passe de l'une à l'autre sans percevoir la transition. Rien ne paraît les relier, pourtant on a conscience du mouvement, de la force unique qui les génère et les pousse en avant. Le temps et l'attention se dissolvent dans un océan de solitude liquide. |

Il faut faire un effort presque surhumain pour revenir à la technique, noter la perfection et la beauté des lumières orangées (Eric Cousteau-Carrère), les métamorphoses physiques et vestimentaires de l'interprète et le for-

midable travail sur la bande son qui glisse des murmures sur les notes de piano, fait soudain vrombir un essaim de guêpes au fond de la salle ou retient des cris derrière le rideau de fond de scène. Une heure s'est écoulée et Carlotta Ikéda réapparaît de derrière le rideau, à nouveau transformée, en clown triste ou en Charlot, sur une musique de cirque. Elle salue. La salle, perdue dans un rêve de ténèbres mettra de longues secondes à réaliser que c'est fini et à applaudir enfin la performance comme elle le mérite. "Waiting", solo d'une terrifiante beauté, a atteint son Buto.

La création actuelle sur le Buto

A Chateauvallon, la chorégraphe a dansé un très beau solo, associant le langage intime de tout le corps à l'invention et à l'expression de la sensibilité.

De la nuit qu'on sent vivante, doucement éclairée de fines lignes de lumière, Carlotta Ikeda émerge peu à peu, blottie au sol, serrée comme en attente qui n'est pas l'immobilité, mais une tension d'énergie qui, lentement, de façon imperceptible, crée le mouvement, soulève lentement le corps, toujours en contact avec le sol.

C'est tout le corps qui participe à cette danse, toute sa force interne, profonde, dans son expérience, son imprégnation du but, de la vie, dans la vibration forte et raffinée qui fait s'exprimer chaque atome de la chair, de la peau.

Le mouvement se développe ainsi, le corps se détache, s'arc-boute au sol, dos en courbe tendue, retournement en douceur, élévation progressive qui, d'un geste retenu à l'autre, soulève le buste, quitte le sol.

C'est alors une nouvelle étape de ce solo grave et sensible, où la chorégraphe et danseuse exprime pleinement, librement son beau langage corporel dans son effort actuel.

Les gestes du bras, des mains, des doigts, sont à la



Un geste de Carlotta Ikeda. (Photo Elton BACCINI)

fois pleins d'énergie intérieure, et d'élégance, de finesse, d'appel à la clarté, liés aux douces ondulations du torse, des épaules, à la présence du visage, à l'évolution précise sur la scène.

De nouveau la nuit, que coupe un net et étroit rectangle de lumière bleue, qui s'agrandit révèle un arbre aux branches d'estampe

japonaise, un rectangle et la danseuse parcourt, sans qu'on la voit marcher, en mouvements encore plus imperceptibles. Elle avance, statue vivante, sur le fond qui se teinte de rose.

Jusqu'à ce que le solo retrouve la scène plus matérielle et les menus objets en balancement que rencontre la danseuse, jusqu'à l'extension de la musique, passant des fines et nettes notes à de plus fortes sonorités.

La danse, tout en gardant sa concentration s'anime, et la dernière partie, après une intervention de la nuit, s'offre à l'extérieur du public.

Mais toute la chorégraphie a révélé combien Carlotta Ikeda a créé, sur le fond du Buto, de ses profondes racines, une danse nouvelle, vivante. Ce travail intime de tout le corps, cette lenteur où chaque geste, chaque instant porte son énergie a été parfaitement ressenti par le public, qu'on sentait attentif, dans la qualité de silence où l'on ressent l'émotion.

Ce solo "Waiting" - "L'attente", a été très applaudi, avec plusieurs rappels.

Carlotta Ikeda, était déjà venue il y a quelques années à Chateauvallon, pour un spectacle Buto. Mais il n'était pas besoin de connaître déjà cette danse pour apprécier "Waiting" - "L'attente" - qui est une création compacte, totale, réalisée en résidence ce mois-ci à Chateauvallon.

Louise BARON

FRANCE
Molière - Scène
d'Aquitaine - Bordeaux
Sud-Ouest
06 / 03 / 97

Carlotta Ikeda

VALÉRIE DE SAINT-DO

Une forme se tord sur un tatami. De désir inconnu, de douleur ?

De ce corps, à peine entraperçu, émerge petit à petit un masque, plutôt qu'un visage de femme.

Figure mortuaire, emblème d'une souffrance insupportable, celle dont les mots de Marguerite Duras en voix off se font l'écho.

Pourtant, « Waiting », dernier solo de Carlotta Ikeda, est de ces pièces où un artiste tombe le masque. Même si son visage porte les stigmates du Butô, sa danse fondatrice, le sphinx s'est fait femme de chair.

Avec une liberté insolente, troublante, elle incarne tous les visages de la femme qui attend.

En trois tableaux, elle sera

successivement l'implorante en deuil, l'esseulée déchirante, cherchant le plaisir éperdument entre impudeur et retenue, et la fiancée en attente, bientôt rendue aux pleurs et à la solitude...

Car le solo, pour la chorégraphe, est forcément douloureux, expressionniste, d'une violence d'autant plus poignante qu'elle est tout en lenteur. Quittant la peinture rituelle du butô pour endosser des costumes, Carlotta Ikeda se met pourtant à nu; frémissante, tendue à l'extrême, elle livre du sens et de l'émotion par le moindre froncement du visage, le plus ténu frémissement d'un bras. Les lumières extrêmement fines d'Éric Loustau ajoutent à l'intensité presque insoutenable de cette chorégraphie. Bouleversant.

► Hier soir, ce soir et demain soir, 20 h 30, au Molière-Scènes d'Aquitaine.

FRANCE
Le Maillon - Strasbourg
Dernières nouvelles
d'Alsace
26 / 04 / 97

Le voyage intérieur de Carlotta Ikéda

●●● Carlotta Ikéda vient d'interpréter au Maillon un solo né d'une résidence à Châteauvallon en 1996, et consacré à la figure biblique d'Onan: «Waiting».

On est loin des débuts torturés de la danse bûto quand, après la seconde guerre mondiale, elle a surgi au Japon pour témoigner de l'horreur d'Hiroshima. Depuis, cette danse a évolué, s'est comme apaisée. «Le bûto est inscrit dans mon corps, je n'ai plus besoin d'y faire consciemment référence. Maintenant, je cherche au-delà du bûto», dit aujourd'hui Carlotta Ikéda.

En prise aux vents, au souffle

Le décor ici, évoquant sanctuaires et jardins propices à la méditation, est composé d'un ciel, d'un arbre et de quatre lourdes pierres au-dessus du sol: perfection formelle de ces blocs minéraux en suspension dans l'espace, de ces volumes blancs accrochant la lumière. Carlotta Ikéda, pouppée à la longue chevelure châtain, automate zen corseté au-dessous des seins nus, au même instant petite fille et vieille femme, développe une succession de flashes, comme de finés griffures s'effaçant aussitôt. Son visage est enduit d'un maquillage blanc, et ce blanc efface la trace antérieure des traits, amène la figure au vide; lave de tout sens. Ses prunelles, comme mises en réserve sous la paupière, ne surgissent que par instants, gouttes noires et intenses, si vivantes dans le blanc de l'oeil.

Un spectacle en trois volets: le premier témoigne de la rencontre entre Duras et Ikéda, entre celle qui écrit qu'il faut fermer les yeux



Une essence fragile d'apparition...
(photo Elian Bachini)

pour voir clairement» et celle qui dit que «c'est le dedans qui doit danser»: un subtil décalage s'opère entre les paroles off de l'écrivain, sur l'amour incestueux, et le corps de la danseuse convulsé au sol. Le second mouvement, obscène et inquiétant, évoque la recherche du plaisir solitaire, la peur du vide et le désir de mort. Le final témoigne d'une irrémédiable et implacable solitude, en prise aux vents, au souffle.

Une danse comme une énigme, donc, qui requiert du spectateur un certain état d'abandon. Alors, la vision de ce corps-nouveaux travaillant les muscles de l'intérieur finit par importer ailleurs, dans un hors temps. Alors la contemplation de

cette bouche parcourue de minuscules mouvements, de ces lèvres balbutiant des glapissements muets, de ces doigts et ces orteils crochétés, de cette chair tout entière tétanisée, assèche le bavardage de l'âme...

Chloé Hunzinger

■ Une exposition de photographies de Nourit Masson Sékiné, sur le Bûto, est présentée jusqu'au 5 mai au Best Coffe Shop - 26, rue des Juifs et 10, quai des Pêcheurs à Strasbourg.

■ Le Maillon accueille le «Sixième solo» de Serge Valletti, du 13 au 17 mai à Strasbourg. Et propose une série de lectures de textes de Valletti et Gabily: première rencontre-débat aujourd'hui à 18h à la Médiathèque de Molsheim.

FRANCE
Le Maillon - Strasbourg
Les Affiches d'Alsace et
de Lorraine
30 / 04 / 97

... ..
D A N S E
... ..

MAILLON

WAITING

**Splendeur et misère de la
solitude**

A l'ogée, la danseuse se recroqueville dans des attitudes équivoques qui semblent confondre douleur et plaisir. Carlotta Ikéda, telle une poupée, est habillée de dentelles, le visage blanchi. Fausse note dans un costume de petite fille modèle, la poitrine, menue, est entièrement découverte. En même temps une voix off, celle de Marguerite Duras, relate une enfance expatriée, la mort d'un frère de vingt-sept ans, le désir de mourir à la suite de cette perte intolérable ; toute passion, dit M.D., reproduit une relation parentale incestueuse.

On ressent d'emblée le lien qui unit la danse de Carlotta Ikéda au phrasé de Marguerite Duras, plutôt lent mais aussi juste et précis. L'évocation de la naissance en Indochine, le nom simplement prononcé d'Hiroshima insinuent bien sûr d'autres parallèles avec Carlotta Ikéda, ses origines et son vécu.

Sans doute pour éviter une assimilation trop rapide entre danse et théâtralité, la chorégraphe japonaise précise qu'elle ne veut pas « danser les mots de Duras » : « ... quand je lis Marguerite Duras, je ne m'attache pas à la narration, à l'histoire, mon corps tremble, j'ai la chair de poule, mes émotions sont fortes. Je ressens une énergie puissante sans pouvoir l'expliquer... L'énergie de Marguerite Duras est comme celle d'un animal. Ses mots sont comme des os et des muscles... Je crois que tout son corps entre dans l'écriture ».

Ainsi Marguerite Duras incite t-elle l'introduction d'un solo, que Carlotta Ikéda commente ainsi : « *Le plaisir solitaire. Pourquoi pas ? Mon corps attend quelque chose... Voilà... Mon sujet... C'est Onan, celui qui donne son nom à l'onanisme, le personnage biblique, le sensuel. La bible et la sensualité... Les mélanges me stimulent. Onan, c'est le plaisir total, absolu, dans une solitude terrifiante.* ».

Le bûto, la « danse fondatrice » de Carlotta Ikéda, abonde de paradoxes et en donner une définition s'avère délicat. Née au Japon, après Hiroshima, cette danse de l'apocalypse et des ténèbres se réfère à l'Orient et à l'Occident, au passé et au présent. Maître du bûto, Hijikata Tatsumi disait avoir voulu « créer une danse que seules les Japonais comprendraient ». Depuis ses débuts à Tokyo, en 1980, Carlotta Ikéda a « creusé son

silon » personnel, notamment en s'ouvrant à la danse contemporaine avec des continuateurs de Mary Wigman et de Martha Graham.

Waiting qui synthétise les divers apprentissages de Carlotta Ikéda, se présente comme une succession de tableaux d'une esthétique sobre et ingénieuse... Les lumières d'Eric Loustau-Carrère et la scénographie de Michel Boulangé sont particulièrement remarquables. Aux quatre coins du plateau se balance une forme d'aspect minéral, fantasmatique : résidu volcanique ou météorite, crâne ou pelvis... ?

A l'issue du spectacle un arbre japonais se profile au fond de la scène... Carlotta Ikéda s'en approche, mais l'arbre s'éloigne. Très lentement, la danseuse avance alors vers les spectateurs. Parvenue au bord du plateau, elle dénoue ses cheveux qu'elle tend à l'extrême vers le ciel. Ainsi s'intègre t-elle peut-être à la nature, devenant végétale pour conjurer enfin la solitude et la souffrance humaines. Un air brésilien suggère l'apaisement ; on aimerait croire à cette fin idéalisée. Une chose est certaine, on n'oubliera pas l'attente de Carlotta Ikéda, la lenteur savamment étudiée d'une chorégraphie qui rend presque belle l'expression de la douleur.

Stéphane B. GOS



V E N D R E D I 1 9 J U I N 1 9 9 8

DANSE. Au Théâtre de la Bastille, la Japonaise Carlotta Ikeda dessine le plaisir solitaire.

Lune de miel en solo

Waiting

Scène de Carlotta Ikeda. Théâtre de la Bastille. Jusqu'au 26 juin à 21 heures. Rens. 0143574214.

De sa robe de mariée étale, ses seins jaillissent. A terre, comme un insecte de tulle virginal, elle déploie lentement ses membres. La voix de Marguerite Duras surgit alors, qui parle de la mort de son frère, de l'inceste, pour accompagner ces noces blanches et solitaires de Carlotta Ikeda. Un nouveau spectacle de la chorégraphe japonaise qui fait là quelques pas à côté du *bûto*, sa danse «fondatrice».

«**Au-delà du *bûto***». C'est avec une élève de Mary Wigman qu'elle s'est initiée à la danse au début des années 60 à Tokyo, avant d'étudier les techniques de Martha Graham. Elle fonde sa compagnie Ariadone en 1974, et travaille souvent avec Ko Murobushi. «*Le *bûto* est inscrit dans mon corps, dit-elle, je n'ai plus besoin d'y faire constamment référence. Maintenant je cherche au-delà.*» Sur l'étroite scène du théâtre de la

Bastille, simplement délimitée de quatre fils tendus par une pierre, la danseuse a le visage enduit de pigments blancs, comme pour suggérer la mort. Mais elle n'évolue pas dans la gestuelle foetale du *bûto*, comme privée de matière et de désir. *Waiting* est un spectacle solo en quelques courts tableaux où Carlotta Ikeda semble sculpter le vide, palper le désir.

Langueur brésilienne. De dos, face à une lumière d'aurore, les mains de la mariée dessinent un Autre imaginaire. Assise, jambes écartées sur une chaise, ses doigts frôlent la chemise de soie. Sa main tremble à l'idée de se glisser entre les cuisses. Au seuil de la masturbation, la lumière s'éteint pour une autre scène. Cette danse du plaisir solitaire, comme Onan qui «*fraudât par terre*» pour ne pas féconder la veuve de son frère, la plaque au sol, la ramasse sur son corps. Avant de se relever pour un clin d'œil, sur fond de langueur brésilienne (la chanteuse Astrud Gilberto) ●

ANNICK FIGNE-GIULY

Le Monde

TÉLÉVISION-RADIO-
MULTIMÉDIA

■ Les programmes
de l'été
■ Trafics
sur Internet



DIMANCHE 21 - LUNDI 22 JUIN 1998

FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY - DIRECTEUR : JEAN-MARIE COLOMBAI

Tout le sens du monde dans les jambes de Carlotta Ikeda

WAITING, de Carlotta Ikeda. Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 75011 Paris. Métro Bastille. Jusqu'au 26 juin à 21 heures, dimanche à 17 heures. Tél. : 01-43-57-42-14. De 80 F à 120 F. Prochain spectacle : **AVANT-PREMIÈRES**, trois spectacles de l'École du Centre national de danse contemporaine d'Angers, par Angels Margarit, Dominique Dupuy, Carlotta Ikeda. Les 1^{er}, 2 et 3 juillet.

Dans le noir, la voix de rocaille de Marguerite Duras égrène des phrases comme des cailloux. « Je suis née en Indochine... j'ai voulu mourir... » Sur fond vert fluo, un arbre se silhouette : tronc rabougri et sec sur lequel se greffe une jeune branche mousseuse de feuillage. Sous ce double signe de la vie et de la mort se déploie le solo *Waiting* de la chorégraphe nipponne Carlotta Ikeda. Une ambivalence que la star féminine du butô, cette danse des ténèbres née sur les cendres d'Hiroshima à la fin des années 50 au Japon, porte à un sommet. Entre agonie et jouissance, son corps ne choisit pas, réfléchissant la troublante énigme de l'être humain avec un minimalisme aigu.

Dans le frémissement de ses jambes recroquevillées, les légers spasmes hérissant son visage, tout le sens du monde s'incarne, espérance et désespoir inextricablement mêlés comme le dit Duras, dont les mots fécondent la chorégraphe. Si notre Japonaise avoue fran-

chement ne pas en comprendre le sens, elle en assume l'insupportable vérité : mort du frère trop aimé, miracle de l'inceste, désir inextinguible. Ecartelée sur sa chaise, Carlotta Ikeda, très Lolita à la Balthus (approche-t-elle vraiment de la soixantaine ?), laisse ses mains glisser entre ses jambes pour se rétracter en pédalant dans le vide. Plaisir solitaire comme l'est à sa façon l'enfantement que la chorégraphe symbolise en se coulant sur une large pierre.

Ainsi, dans sa robe blanche en corolle, se laisse-t-elle traverser par les multiples fantômes de la vie d'une femme. Enfant, vieillard, folle sorcière, poupée brisée, elle enjambe le temps. Cette danse des métamorphoses remonte loin à la source du mystère de l'être et tente de devancer la mort dans une bizarre extase. Une mise à nu hypnotique dans laquelle la beauté à faire peur de la danseuse se nimbe de poésie.

L'ART DU BUTÔ ÉPURÉ JUSQU'AU SQUELETTE

Loin du corps érotique mais asexué de ces pièces estampillées butô, Carlotta Ikeda inscrit pour la première fois son féminin dans un rituel dépouillé très personnel. Et si le butô reste sa référence, elle en épure la ligne jusqu'au squelette. Finis les pieds en dedans, les rictus défigurants, les yeux révoltés. En revanche, l'extrême lenteur de la partition gestuelle demeure. Dans une durée si étirée que le sens du temps s'y perd, le mouvement le plus infime di-

late l'espace, le remplit à sa vaste mesure. Avec ce solo, Carlotta Ikeda trace le sillon douloureux d'une voie nouvelle, unique. A son image de femme définitivement seule et inclassable. Inclassable, donc forcément marginale ? La question se pose en contemplant Carlotta Ikeda, que les scènes françaises ignorent depuis cinq ans. Sa réapparition au Théâtre de la Bastille se lit comme une manière de résurrection.

Arrivée en France en 1981, aujourd'hui installée à Bordeaux, elle ne rend pas les armes, s'acharnant à accomplir coûte que coûte sa singulière destinée chorégraphique. Avec raison. Seule garante et réconfort de presque quarant'ans de recherche, son authenticité l'accule à oser toujours davantage pour devenir elle-même.

De la danse classique à l'université de Tokyo, au début des années 60, elle enchaîne avec l'expressionnisme allemand de Mary Wigman puis parachève son apprentissage à l'école de Martha Graham. Le butô ensuite la comble. En duo avec Ko Murobushi, elle fonde en 1974 sa compagnie Ariadone, uniquement composée de femmes, un comble dans l'univers masculin du butô. Dans ses décalages, ses décadres (entre sa vie en France et son origine, elle en oublie parfois qu'elle est japonaise), la voilà esprit libre. Libre d'aller sans peur ni complexer au-delà du butô.

Rosita Boisseau



Carlotta Ikeda : « J'essaie de danser sur la frontière entre folie et normalité. »

« AU JAPON, LA VIE D'UN DANSEUR COMMENCE À CINQUANTE ANS... »

Au fil des ans, la danseuse de bûto Carlotta Ikeda a intériorisé son énergie. Démonstration heureuse au théâtre de la Bastille.

aden : Au Japon, avec le bûto, une forme particulière de danse contemporaine s'est développée. Pouvez-vous la décrire ?
Carlotta Ikeda : C'est très difficile, d'autant plus que chaque danseur de bûto est différent. Pour moi, bûto signifie tout simplement la danse : c'est un Japonais qui danse et il est très différent d'un Français qui danse. On peut évidemment chercher des explications dans l'éducation ou dans la culture, mais c'est surtout une recherche intérieure propre à chacun. La mienne fut fortement orientée par le théâtre nô : la musique, les paroles et le mouvement – qui à l'origine n'en faisait pas partie : il y en a donc très peu, mais il explique beaucoup. Dans mon bûto, en revanche, le mouvement n'explique rien. Avec peu de gestes, mon corps dit des paroles intérieures.

Vous portez une attention particulière à l'évolution biologique du corps...
De la naissance à la mort, le corps se développe puis il régresse et je suis cette évolution. A 20 ans, j'étais musculairement très solide et ma danse était très physique et extériorisée, alors que maintenant, je suis de plus en plus fragile. Mes mouvements sont aujourd'hui très intériorisés mais nourris par un grand capital d'expérience : c'est comme si vous déposez toute votre vie de l'argent sur un compte en banque et vous constatez un jour que vous êtes riche. A la différence de ce qui se passe en Europe où les danseurs, surtout dans le ballet classique, s'arrêtent à 40 ans, il y a beaucoup de vieux danseurs au Japon. Nous disons que la vie commence à 50 ans. A 20, 30 ou 40 ans, on doit encore

apprendre !
Que cherchez-vous à dire ?
Je n'ai pas de message. Je donne mon énergie et je reçois celle du public. Pendant cet échange, il se passe beaucoup de choses dans mon corps et chez les spectateurs. J'essaie de danser, comme l'a dit Nijinski, sur la frontière entre la folie et la normalité. Evidemment, c'est une limite à ne pas dépasser, mais je cherche toujours à m'en approcher. J'y parviens peut-être une fois par an, lorsque pendant deux ou trois secondes je réussis à m'oublier complètement. Mais cela s'explique aussi peu que les émotions ou le bonheur.

Propos recueillis par Cornelia Geiser

■ *Waiting*, spectacle solo de Carlotta Ikeda au théâtre de la Bastille, 76 rue de la Roquette, Paris 11^e, 01 43 57 42 14. Jusqu'au 26 juin, du mar au sam à 21h, dim à 17h. 80 à 120 F

THE STAGE

INCORPORATING TELEVISION TODAY

The Place

Carlotta Ikeda

For her solo, *Waiting*, Carlotta Ikeda draws on *Butoh* which, as anyone tuned into this Japanese art form knows, means the time of day ceases to be an issue and one wonders instead whether the century will end before the show.

Ikeda at least manages to keep her piece within the hour, and while she starves us of physical energy, her work is elegantly presented and is imbued with a tailored artiness.

Waiting is inspired by Marguerite Duras' reflections of a childhood spent in Indo-China, and an old recording of the French novelist's voice accompanies the first of Ikeda's sensual sketches of a string of vulnerable characters. Clothed in a sea of tulle and a boned corset which finishes below her breasts, Ikeda moves jerkily from one crumpled position on the floor to another, her long dark hair frequently covering her white painted face.

From this pathetic, dying creature, she metamorphoses into a young woman, fidgeting as slowly as it is possible to move on a chair. She then becomes sexually awakened and splays her legs shamelessly.

All movements are effected employing as little effort as possible, and yet Ikeda succeeds in portraying volumes in terms of human suffering, incest, love and hope.

With its orchestra of insects, the atmospheric soundscape accentuates the unworldly slowness, and Michel Boulenger's set, comprising four suspended

stones swaying gently like pendulums on their last ebbings, and a distressed tree robbed of branches save for one leafy twig, is quite perfect.

Emma Manning

The Place

Maliphant/ David Hughes

However brilliantly crafted, however finely danced, five solos in one evening is too much, and both Russell Maliphant and David Hughes would have been better served by a small company work than with each other's pieces. There is only so much a dancer can say when holding the stage on his own.

This programming quibble aside, the works themselves were eminently watchable. Maliphant opened the proceedings with *I*, a new choreography to a disjointed score of repeated musical phrases. His classically trained body moves like a cat, and he can make a scramble across the floor look like a graceful exercise. Juxtaposing caution with energy, this piece, while not capturing the visual heights of his earlier *Shift*, is still pure class.

Created by Maliphant with Dana Fournes, and danced by the latter, *Il* uses another score by Andy Cowton, with a bit of Bach thrown in. Performed within the confines of a square of light, the initial movement is low-powered and concerns itself with a strange need to turn oneself inside out. But, as the music gains in pace, Fournes erupts and concludes with a thrilling physical climax.

Robert Cohan's choreography for *Adagietto*, the first of Hughes' two solos, dared to use Mahler's *Symphony No.5*, and one would be pushed to think of a more impassioned score. It was almost not fair that he was only allowed a chair; with music like this you need a partner if not the love of your life.

With a different build and training from Maliphant, Hughes moves more hungrily, and his performance is altogether weightier and more dynamic. His second solo, *L'Après-Midi d'un Faune*, choreographed by Siobhan Davies and set to Debussy, was memorable for its balance of restraint and impulse, and was equally absorbing.

Emma Manning

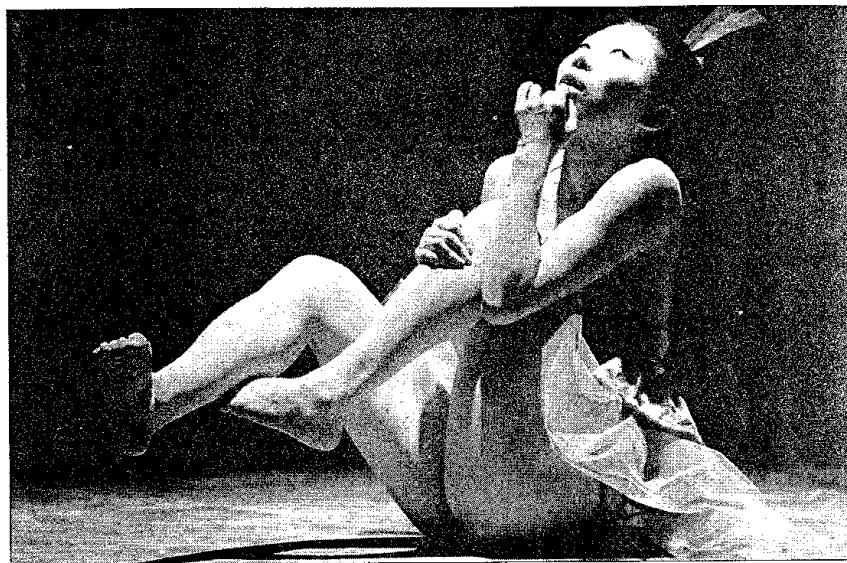
Le bouleversant solo « Waiting » de Carlotta Ikeda au Quartz

Un corps tendu ouvert à tous les sens !

Carlotta Ikeda, qui perpétue en Europe la danse du Butô, cette « danse des ténèbres » japonaise née sur les cendres de Hiroshima, offrira lundi soir au Quartz un impressionnant, un bouleversant solo : « Waiting », ou l'attente... De la souffrance à la supplication en passant par le désir, un corps tendu, tordu, ouvert à tous les sens !

Le visage blanchi du Butô, le corps à demi vêtu, Carlotta Ikeda allongée sur le tatami se tend, s'étire, se plie et se replie, se tourne et se retourne sous les mots terribles et doux à la fois de Marguerite Duras. Elle qui parle de l'inceste, de l'amour parental, de la sœur pour le frère, de ce frère perdu, de cet amour plus fort que tout, essentiel et fini dans l'ordre temporel, de sa douleur insurmontable. Sur le tatami, la danseuse, dont les membres se tordent au ralenti, se déforment jusqu'à l'insoutenable, dont la bouche s'entrouvre pour exhaler de façon spasmodique des gémissements muets, exprime cette souffrance insupportable. Le corps lui-même échappe à l'image qu'on se fait d'un corps de danseuse : il n'est que contractions, convulsions. Il serait laid s'il n'offrait pas le spectacle de ce désespoir transcédé par l'énergie, la force du Butô. Fascinant !

Au loin, un arbre se découpe sur un ciel bleu pâle. Sur le devant de la scène, appuyée à une chaise, Carlotta Ikeda — qui a changé de robe — est dans l'attente. L'attente du plaisir qui sourd au plus profond d'elle-même. Ses mains, ses doigts se crispent au creux de son ventre, ses cuisses s'écartent. Avec une extrême lenteur, elle se



Tristan Valès/Enquadrant

De la souffrance à la supplication en passant par le désir...

laisse glisser sur le sol, rampe, se tord, cherche une issue vers la lumière et l'arbre d'où s'échappent des bruits d'oiseaux et divers sons de la nature. Mais le désir est plus fort que tout, cette recherche du plaisir qui ne supporte plus l'attente. Le corps se tend, s'arc-boute sur les pieds, les gestes deviennent saccadés, les mains, les doigts de plus en plus précis. Et pourtant, les mouvements restent retenus au bord extrême de l'impudeur, jusqu'à ce que le corps se libère enfin et bouge comme une

vague au plus fort de la houle. Avant la paix et le relâchement.

Le même arbre sur un ciel changeant au gré des lumières superbes d'Éric Loustau-Carrère. Carlotta Ikeda apparaît au fond, telle une fiancée, vêtue d'une robe longue chargée de dentelles, les bras tendus vers ce ciel et cet arbre, comme une aveugle à la recherche d'un salut. Quel salut ? Quelle supplication marmonne-t-elle de ses lèvres qui s'ouvrent par moments ? Qui cherche-t-elle, le corps frémissant ? Elle s'avance mais titu-

be, se rapetisse, semble avoir pris 50 ans. Vieille femme, elle cherche encore... L'autre ? On croit entendre dans un souffie : « Je t'aime ! » Puis elle se redresse et se met à danser doucement sur un air doux et des paroles romantiques... Avant de s'évanouir dans le noir.

Étrange, dérangent, et pourtant magnifique spectacle que ce « Waiting » de Carlotta Ikeda. Un solo dont on sort troublé sans doute, ému sûrement.

Pierre GILLE6.

« Waiting » de Carlotta Ikeda : le corps, matière à réflexion

Extraordinaire solo que celui présenté lundi soir au Quartz, par la danseuse de butô Carlotta Ikeda. Un moment rare où l'esprit et la matière font corps.

La danse s'est une nouvelle fois imposée comme un art de la liberté absolue. Les références trop commodes s'y noient, le regard rationnel s'y perd. Les évidences, les lieux communs se fondent et se métamorphosent en une expérience unique de la sensation brute. Autant de qualités que le butô (« Danse des ténèbres ») concentre avec une saisissante acuité. On s'y plonge pour en ressortir différent, lavé, lessivé. Ou on n'y entre jamais.

Marguerite et Astrud

« Chaque écrit contient tout, à la fois les espérances du monde et son désespoir. Tenter de l'interpréter c'est lui imposer une limite, et donc le tuer un peu », lance (en substance) la voix de

Marguerite Duras, fil magnétique accroché au grand vide de la nuit. Alors on n'essaiera pas de saisir « Waiting », l'indéfinissable spectacle offert par la chorégraphe Carlotta Ikeda.

Tout juste peut-on faire le dérisoire inventaire des images, des émotions, des mystères insondables qu'elle déploie méticuleusement une heure durant. 60 minutes, à peine, placées entre les parenthèses de deux voix : celle de Duras, tutoyant les ténèbres au contact du souvenir insupportable du frère disparu; celle d'Astrud Gilberto, faisant in fine couler l'eau lustrale d'un « Manha do carnaval » empli des promesses de l'aube. Entre les deux Ikeda s'est dévoilée dans la lumière vacillante de l'intimité.

Pas de danse sans espace, sans réflexion profonde sur la nature du périmètre magique. Le sien est fait de sons, de timbres, de bruits de jungle ou de couinements. Il est parcouru de puits de lumière, de nappes de couleur. On y suit la translation d'un arbre fugitif et la rotation



Carlotta Ikeda, une figure majeure de la danse Butô.

obsédante, jusqu'à l'hypnose, de quatre pierres en suspension. Dans ces quelques mètres carrés, la danseuse, énigme de chair, déploie son corps en lévitation, « comme une fleur, dit-elle, que je dois épanouir sur la scène ».

Glaise humaine

Chaque geste est millimétré, précis, tendu. Il en découle un étrange et émouvant poème pour muscles, tendons et articulations. Dans le silence et la lenteur, le ballet solitaire charrie le désir, la douleur, l'horreur. Il suggère ce qui exalte ou détruit le corps, ce qui arrache la glaise humaine à la terre pour mieux l'y ramener.

Lorsque « L'attente » se termine, on a compris qu'une heure durant le bruit et la vitesse de notre monde ont perdu leur sens, s'ils en ont jamais eu un.

On repart avec la certitude d'avoir vécu ce moment inouï, à la beauté plastique parfaite, où la matière et l'esprit font corps.

Jean-Luc Germain